

Ce n'est pas pour vous importuner avec une nouvelle histoire ni pour faire un exercice de calligraphie, comme j'en ai longtemps fait, moi aussi ; ni par besoin de vérité – ça ne m'intéresse aucunement –, que je me décide à vous parler de ce qui me pèse depuis quarante ans sur les épaules, sans que je l'aie compris. Vous penserez : pourquoi ne se débrouille-t-elle pas toute seule ? De fait, j'ai essayé, beaucoup essayé. Mais, vu que cette recherche solitaire m'amenait à la mort – j'ai failli deux fois mourir « de ma propre main », comme on dit – j'ai pensé que se défouler avec quelqu'un serait mieux, sinon pour les autres, du moins pour moi. Et que cela fasse du bien de parler de ce qui nous concerne, il m'a fallu en faire l'expérience, ça a quelque fondement réel. Comme je vous l'ai dit, ces quarante ans, ou plutôt les premiers vingt ans de ces quarante ans, à force de vouloir sciemment les ignorer, se sont tellement embrouillés que je ne parviens pas à les démêler, à faire de l'ordre. Malheureusement, je suis très ordonnée, je dirais même un peu maniaque : si bien que les faits passés me projettent comme une mouche contre les murs de cette pièce qui s'est trop remplie. Vous comprenez, j'y vis depuis toujours. Il y a des livres, naturellement, des tableaux, des miroirs, des tables, tant de tables qu'elles s'empilent les unes sur les autres, des objets inutiles que j'ai achetés ou qu'on m'a offerts et que je n'ai pas osé refuser. Je vous explique : aujourd'hui Dina est venue comme d'habitude pour faire le ménage ; elle vient deux fois par semaine. Et en époussetant un petit animal stylisé – suédois, bien sûr – que George m'a offert, elle s'est exclamée à mi-voix : « Qu'il est laid ! » Je le savais, je le sais depuis qu'il me l'a offert : mais l'entendre dire m'a fait me souvenir combien il est resté laid durant toutes ces années. Et le soupçon m'est venu qu'on ne veuille jamais se défaire des choses laides qui nous tombent entre les mains parce que nous pensons que notre voisinage peut les améliorer. Et ainsi, avec ce soupçon qui a entamé mon assurance, j'ai jeté le petit animal et je me suis décidée à vous parler.

Excusez-moi encore, mais j'ai besoin de vous pour être en mesure de me débarrasser de toutes les choses laides qu'il y a ici dedans. En parlant, à la réaction de qui vous écoute, on peut comprendre ce qu'il faut garder et ce qu'il faut jeter. J'ai besoin de vous pour me libérer de toutes les choses inutiles qui emplissent cette pièce. J'ai la bouche pleine de leur poussière. J'ai dit un minimum d'ordre, pas de vérité.

Vous aussi, vous associez le mot « ordre » au mot « vérité », et le mot « intelligence » au mot « bonté » ? J'ai toujours fait cette erreur. Ne vous méprenez pas, il ne s'agit pas de « vérité » ; mais seulement d'un minimum d'ordre dans toutes ces « non-vérités », dans lesquelles, en naissant, ou mieux – comme disait mon frère Ivanoe – en tombant du célèbre chou sur la terre, je me suis retrouvée d'abord à ramper, et ensuite à marcher. Je ne voudrais pas

jeter le discrédit sur les morts et sur les vivants que j'ai rencontrés, mais vu que m'ont été dits, comme à tout le monde du reste, plus de mensonges que de vérités, comment pourrais-je maintenant, moi, espérer vous parler en imaginant arriver à un ordre-vérité ? Et non : je crois vraiment que cet effort, l'effort que je vais faire pour ne pas mourir étouffée dans le désordre, sera une belle enfilade de mensonges.

Mais allons ! Espérons, du moins, parvenir à les démêler, de façon à ce qu'on puisse passer le chiffon à épousseter sans tomber sur un petit vase ébréché, un petit miroir ancien, une montre arrêtée à deux heures et demie (depuis quand ?).

2

L'un des premiers mensonges sur lesquels j'ai buté en tombant du chou, fut de croire que les sept personnes, garçons et filles, qui dormaient, s'agitaient, mangeaient, bâillaient sous notre toit, étaient tous mes frères et sœurs ; que la maison où nous vivions nous appartenait ; que tout le monde m'aimait beaucoup ; que mon père était sicilien et ma mère lombarde. La première vérité, ou qui résonna pour moi comme telle, me fut dite par mon frère Carlo un matin où il me poussait à l'eau du précipice d'un petit escalier de bois de l'Ògnina¹ pour que je nage : et j'avais peur. Il dit : « Nous les Sapienza nous avons tous appris à nager avant de marcher et toi, si grande et si grosse (j'avais six ans), tu as peur. Tu es une bâtarde. » Je ne fus pas trop affectée par ses paroles, parce que Carlo avait de belles moustaches noires et des lèvres très douces à toucher, et qu'il me le dit en souriant et en me caressant les cheveux. Je n'en fus pas affectée, mais cette déclaration me donna beaucoup à réfléchir et me permit, comme vous le verrez, de découvrir bien des choses.

Pour commencer, elle me fit découvrir le mot « bâtard » que je n'avais jamais entendu. Il me séduisit beaucoup et je le répétais de nombreuses fois pour le garder en mémoire : exercice qui se révéla efficace et que j'ai toujours adopté par la suite, à tel point que, où que je me sois trouvée, si j'entendais un mot qui me frappait, je le répétais, et de plus, je crois, en remuant les lèvres. Je m'entendais dire en ces occasions : « Mais arrête de mâchonner ! » Une fois, ma sœur Licia ajouta : « On dirait une demeurée », et moi, sans l'écouter davantage, j'abandonnai ma première prise pour cette prise nouvelle, « demeurée », que je ne connaissais pas. Et allez à mastiquer ! à tel point que Licia sortit en claquant la porte. Chez nous, quand il y avait quelque chose qui n'allait pas, on claquait les portes. Mâchonnant le mot bâtarde, ou plutôt avec le mot

¹ Plage proche de Catane, avec des établissements balnéaires sur pilotis : d'où les marches donnant directement dans l'eau. (N.d.T.)

bâtarde qui me sortait des yeux, des oreilles, avec la sueur des aisselles et du dos – c'était la première fois que je prenais contact avec cet exercice, et ce fut très fatigant – j'écoutai l'explication du professeur Jsaya. C'était mon maître, il me donnait des leçons chez lui, et c'était un supplice pour moi, parce que le sol était plein de puces : et pendant qu'il expliquait, comme il me fallait rester immobile par égard pour la peine qu'il se donnait, « C'est un grand intellectuel et c'est une vraie gentillesse qu'il te fait de te donner des leçons : donc tu ne bouges pas, s'il te plaît ! » – comme il me fallait rester immobile et que je ne pouvais me pencher pour me gratter sous la table, les puces en profitaient pour prendre leur repas sans être dérangées. Je pense qu'elles m'attendaient avec beaucoup d'impatience, parce qu'à part moi il n'y avait personne chez le professeur Jsaya. Il n'avait personne : il faisait son lit lui-même et, même quand il expliquait, il marchait toujours à toute allure de la table à la fenêtre et de la fenêtre, me contournant, à la fenêtre encore, où quelquefois il se penchait et crachait dans la rue. Bien sûr, lui, elles ne pouvaient le piquer, et elles se défoulaient sur mes chevilles. Par la suite j'acquis la conviction qu'il courait justement pour n'être pas piqué. C'était un supplice, mais le professeur Jaysa était le seul qui répondît à mes questions. Voici quelle fut sa réponse : « Bâtard se dit d'un animal ou d'une personne dont on ne connaît pas les origines. » Et comme je ne comprenais pas, et que je le lui dis, il me désigna son chien et me parla des races. C'était un croisement entre un loup et un chien d'une autre race pas bien identifiée, et de ce fait, la part du loup en Poussy – c'était le nom de ce bâtard – étant habituée aux climats froids, souffrait terriblement ici en Sicile : et il n'arrivait pas à respirer. Voilà pourquoi il avait toujours la bouche grand ouverte, la langue pendante, et dans les longues pauses que faisait souvent le professeur – quelquefois même il allait jusqu'à m'oublier : il me le dit lui-même : « Excuse-moi, petite, j'avais oublié que tu étais là ! » – on entendait la respiration bruyante de Poussy.

Il avait chaud. Il me fit beaucoup de peine, parce que j'avais toujours chaud moi aussi, et à partir de ce moment-là, quand je voyais un chien la langue pendante, je transpirais. Et je commençai à rêver pour eux de prés verts et d'étendues de neige, me mettant dans un tel état d'émotion que je soufflais de plus en plus. Mais la chose la plus importante que j'appris de cette explication sur ce mot de bâtard fut, toujours selon ce que le professeur m'avait dit, que tous les policiers étaient des bâtards. J'y crus évidemment, je croyais à tout ce qu'il disait ; mais de tous ceux que j'ai rencontrés et regardés pour voir s'ils ouvraient grand la bouche et tiraient la langue au dehors, aucun ne l'a jamais fait. Une fois j'en suivis un sur toute la via Cappellini : il s'arrêta devant les affiches du cinéma Mirone et ouvrit un peu la bouche. Était-ce le signe ? Ou un bâillement ? Cela ne me convainquit pas, et je songeai à en demander l'explication au professeur Jaysa. Je ne me souviens que maintenant d'avoir oublié de la lui demander : dommage.

